

Stefan
Zweig

Nietzsche



L a C o s m o p o l i t e

essai
Stock

Le don Juan de la connaissance

Ce qui importe, c'est l'éternelle vivacité et non pas la vie éternelle.

Emmanuel Kant vit avec la connaissance comme avec une épouse légitime ; pendant quarante ans, il se couche auprès d'elle dans le même lit spirituel et engendre avec elle toute une lignée allemande de systèmes philosophiques, dont les descendants habitent encore aujourd'hui notre monde bourgeois. Ses rapports avec la vérité sont absolument monogames, comme tous ceux de ses fils spirituels : Schelling, Fichte, Hegel et Schopenhauer. Ce qui les pousse vers la philosophie, c'est une volonté d'ordre, qui n'a absolument rien de démoniaque, une bonne volonté allemande, objective et professionnelle, tendant à discipliner l'esprit et à établir une architectonique ordonnée du destin. Ils ont l'amour de la vérité, un amour honnête, durable,

tout à fait fidèle. Mais cet amour est complètement dépourvu d'érotisme, du désir flamboyant de consumer et de se consumer soi-même ; ils voient dans la vérité, dans leur vérité, une épouse et un bien assuré, dont ils ne se séparent jamais jusqu'à l'heure de la mort et à qui ils ne sont jamais infidèles. C'est pourquoi il y a toujours dans leurs relations avec la vérité quelque chose qui rappelle le ménage et les choses domestiques ; et, effectivement, chacun d'eux a bâti, pour y loger lit et fiancée, sa propre maison, c'est-à-dire son système philosophique bien assuré. Et ils travaillent de main de maître, avec la herse et la charrue, ce terrain qui est à eux, ce champ de l'esprit qu'ils ont conquis pour l'humanité parmi les fourrés primitifs du chaos. Avec prudence ils reculent toujours plus loin les bornes de leur connaissance, au sein de la culture de leur temps, et ils augmentent par leur application et leur sueur la récolte spirituelle.

Au contraire, la passion de la connaissance qu'a Nietzsche vient d'un tout autre tempérament, d'un monde du sentiment situé, pour ainsi dire, aux antipodes. Son attitude devant la vérité est tout à fait démoniaque ; c'est une passion tremblante, à l'haleine brûlante, avide et nerveuse, qui ne se satisfait et ne s'épuise jamais, qui ne

s'arrête à aucun résultat et poursuit au-delà de toutes les réponses son questionnement impatient et rétif. Jamais il n'attire à lui une connaissance d'une manière durable, pour en faire, après avoir prêté serment et lui avoir juré fidélité, sa femme, son « système », sa « doctrine ».

Toutes l'excitent et aucune ne peut le retenir. Dès qu'un problème a perdu sa virginité, le charme et le secret de la pudeur, il l'abandonne sans pitié et sans jalousie aux autres après lui, tout comme don Juan – son propre frère en instinct – fait pour ses *mille e tre*, sans plus se soucier d'elles. Car, de même que tout grand séducteur cherche, à travers toutes les femmes, *la femme*, de même Nietzsche cherche, à travers toutes les connaissances, *la connaissance* – la connaissance éternellement irréaliste et jamais complètement accessible. Ce qui l'excite jusqu'à la souffrance, jusqu'au désespoir, ce n'est pas la conquête, ce n'est pas la possession ni la jouissance, mais toujours uniquement l'interrogation, la recherche et la chasse. Son amour est incertitude et non pas certitude, par conséquent, une volupté « tournée vers la métaphysique » et consistant dans l'« amour-plaisir » de la connaissance, un désir démoniaque de

séduire, de mettre à nu, de pénétrer voluptueusement et de violer chaque sujet spirituel – la connaissance étant entendue ici au sens de la Bible, dans laquelle l'homme « connaît » la femme et par là lui ôte son secret. Il sait, cet éternel relativiste des valeurs, qu'aucun de ces actes de connaissance, aucune de ces prises de possession par un esprit ardent, n'est réellement une « connaissance définitive » et que la vérité, au sens dernier du mot, ne se laisse pas posséder ; car « celui qui pense être en possession de la vérité, combien de choses ne laisse-t-il pas échapper ! » C'est pourquoi Nietzsche ne se met jamais en ménage, en vue d'économiser et de conserver, et il ne bâtit pas de maison spirituelle ; il veut (ou peut-être y est-il forcé par l'instinct nomade de sa nature) rester éternellement sans possession, le Nemrod solitaire qui porte ses armes errantes dans toutes les forêts de l'esprit, qui n'a ni toit, ni femme, ni enfant, ni serviteur, mais qui, en revanche, possède la joie et le plaisir de la chasse ; comme don Juan, il aime non pas la durée du sentiment mais les « moments de grandeur et de ravissement » ; il est attiré uniquement par les aventures de l'esprit, par ces « dangereux peut-être » qui vous font plein d'ardeur et vous stimulent tant qu'on les poursuit, mais

qui ne rassient pas dès qu'on les atteint ; il veut non pas une proie, mais (comme il se décrit lui-même dans le don Juan de la connaissance) simplement l'« esprit, le chatouillement et les jouissances de la chasse et des intrigues de la connaissance – jusqu'à ses plus hautes et plus lointaines étoiles –, jusqu'à ce que finalement il ne lui reste plus rien à chasser que ce qu'il y a dans la connaissance d'infiniment maléfaisant, comme le buveur qui finit par boire de l'absinthe et des alcools qui sont de véritables acides ».

Car don Juan, dans l'esprit de Nietzsche, n'est pas un épicurien, un grand jouisseur : pour cela il manque à cet aristocrate, à ce gentilhomme aux nerfs subtils, le lourd contentement de la digestion, le paresseux bien-être du rassasiement, la vantardise qui fait parade de ses triomphes et la satisfaction complète. Le chasseur de femmes (comme le Nemrod de l'esprit) est lui-même éternellement traqué par un instinct inextinguible ; le séducteur sans scrupules est lui-même séduit par sa curiosité brûlante ; c'est un tentateur qui est tenté de tenter sans cesse toutes les femmes dans leur innocence méconnue, tout comme Nietzsche interroge uniquement pour interroger, pour l'inextinguible plaisir psychologique. Pour

don Juan, le secret est dans toutes et dans aucune, dans chacune pour une nuit et dans aucune pour toujours : c'est exactement ainsi que, pour le psychologue, la vérité n'existe, dans tous les problèmes, que pour un moment et il n'y en a pas où elle existe pour toujours.

C'est pourquoi la vie intellectuelle de Nietzsche n'a pas de point de repos, de surface calme, comme celle d'un miroir : elle est absolument torrentueuse, changeante, remplie de détours soudains, de volte-face et de courants violents. Chez les autres philosophes allemands, l'existence s'écoule avec une tranquillité épique ; leur philosophie consiste à continuer de filer commodément et, en quelque sorte, mécaniquement un fil une fois débrouillé ; ils philosophent assis dans leur fauteuil, les membres détendus, et c'est à peine si l'on constate, tandis qu'ils pensent, un accroissement de la pression sanguine dans leur corps, une fièvre dans leur destin. Jamais on n'a chez Kant cette impression émouvante d'un esprit saisi par ses pensées comme par un vampire et subissant douloureusement la nécessité épouvantable de créer et d'élaborer des idées ; et Schopenhauer, à partir de sa trentième année, dès l'achèvement du *Monde comme volonté et représentation*, arbore

la mine satisfaite d'un employé qui va prendre sa retraite avec les mille petites amertumes d'une carrière qui stagne. Tous marchent d'un pas précis, ferme et assuré, dans un chemin choisi par eux, tandis que Nietzsche a l'air toujours traqué et toujours poussé vers l'inconnu. C'est pourquoi l'histoire intellectuelle de Nietzsche (comme les aventures de don Juan) prend une forme tout à fait dramatique ; c'est une chaîne d'épisodes surprenants et dangereux, une tragédie qui, sans aucun point d'arrêt, avec des transports incessants, passe d'une périépie à une autre, encore plus aiguë, pour aboutir finalement à l'inévitable chute et à l'anéantissement dans l'abîme infini. Et c'est précisément cette absence de repos dans la recherche, cette incessante obligation de penser, cette contrainte démoniaque à aller de l'avant qui donne à cette existence unique un tragique inouï et nous la rend si séduisante comme œuvre d'art (parce qu'il n'y a en elle rien du caractère professionnel et tranquillement bourgeois). Nietzsche est maudit, est condamné à penser sans cesse, comme le sauvage chasseur de la légende est condamné à chasser éternellement ; ce qui était son plaisir est devenu son tourment, son affliction ; et son souffle, son

style, a les halètements, l'ardeur et les battements d'un giber traqué ; son âme a les aspirations et les dépressions de quelqu'un qui n'a jamais de repos et qui n'est jamais satisfait. C'est pourquoi ses plaintes d'*Ahasverus* sont toujours si émouvantes, ainsi que le cri qu'il pousse à partir du moment où il voudrait la paix, la jouissance et le repos ; mais toujours l'aiguillon de l'éternelle insatisfaction tèrebre son âme épuisée et lui fait violence : « L'on aime quelque chose et à peine cette chose est-elle devenue un amour profond que le tyran qu'il y a en nous (et que même nous pourrions nommer notre moi supérieur) dit : c'est précisément cela que tu dois me sacrifier. Et, effectivement, nous le sacrifions, mais non sans être torturé et sans brûler à petit feu. » Toujours ces natures de don Juan doivent abandonner l'ardente volupté de la connaissance, les rapides embrassements des femmes, car le démon de l'insatisfaction qui leur étreint la nuque les pousse plus loin (ce démon qui traque Hölderlin et Kleist et tous les fanatiques idolâtres de l'infini). Et c'est le hurlement perçant d'un gibier en fuite et atteint par une flèche que pousse Nietzsche, lorsque, traqué par le démon de la connaissance, il s'écrie : « Il y a partout, pour moi, des jardins d'Armide et, par

conséquent, un arrachement toujours nouveau et de toujours nouvelles amertumes du cœur. Il faut que je lève le pied, mon pied fatigué et blessé, et c'est parce que je suis obligé de le faire que je jette souvent en arrière un regard mécontent sur les plus belles choses qui n'ont pas pu me retenir – précisément parce qu'elles n'ont pu me retenir. »

On ne trouve pas de pareils cris intérieurs, de tels gémissements irrésistibles, sortis du tréfonds de la souffrance, dans tout ce qui, en Allemagne, antérieurement à Nietzsche, s'est appelé philosophie ; peut-être une semblable ardeur éclate-t-elle chez les mystiques du Moyen Âge, les hérétiques, les saints de l'âge gothique (peut-être d'une manière plus sourde et les dents serrées), à travers les mots aux sombres bures. Pascal, lui aussi, plongé de toute son âme dans le purgatoire du doute, connaît ce bouleversement, cet anéantissement de l'âme toujours en quête, mais jamais, ni chez Leibniz, ni chez Kant. Hegel ou Schopenhauer, nous ne sommes ébranlés par ce ton élémentaire. Car, pour aussi loyales que soient ces natures scientifiques, pour aussi courageuse et résolue que nous apparaisse leur concentration vers le tout, ils ne se jettent pourtant pas de cette manière,

avec tout leur être, sans partage, cœur et entrailles, nerfs et chair, avec tout leur destin, dans le jeu héroïque de la connaissance. Ils ne brûlent jamais qu'à la manière des bougies, c'est-à-dire seulement par le haut, par la tête, par l'esprit. Une partie de leur existence, la partie temporelle, privée et, par conséquent, aussi la plus personnelle, reste toujours à l'abri du destin, tandis que Nietzsche se risque complètement et entièrement, lui qui continuellement aborde le danger, « non seulement avec les antennes d'une froide pensée », mais avec toutes les voluptés et les tourments de son sang, avec tout l'élan de son destin. Ses pensées ne viennent pas seulement d'en haut, du destin, mais elles sont le produit fiévreux d'un sang traqué et excité, de nerfs vibrant avec violence, de sens non rassasiés, de l'embrasement absolu du sentiment vital : c'est pourquoi ses idées, comme celles de Pascal, se tendent tragiquement, en une histoire passionnée de l'âme ; elles sont la suite, poussée jusqu'à l'extrême, d'aventures périlleuses et presque mortelles – un drame vivant qui nous émeut profondément (tandis que les autres biographies de philosophes n'élargissent pas d'un pouce l'horizon intellectuel). Et pourtant, même dans la détresse la plus amère il ne voudrait pas

échanger sa vie, sa « périlleuse vie », avec la leur, qui est un modèle d'ordre, car justement ce que les autres cherchent dans la connaissance, une *aequitas animae*, un repos stable de l'âme, un rempart contre le débordement des sentiments, Nietzsche le hait, parce que cela diminue la vitalité. Pour lui, le tragique, l'homme héroïque, il ne s'agit pas, dans la « misérable lutte pour l'existence », d'une sécurité accrue, d'une protection contre les mouvements émotionnels. Non, pas de sécurité, jamais de rassasiement ni de contentement de ce que l'on a ! « Comment peut-on être placé dans toute cette merveilleuse incertitude et multiplicité de l'existence sans interroger, sans trembler de curiosité et de la volupté que donne l'interrogation ! » dit-il en raillant orgueilleusement les esprits pot-au-feu, qui sont vite satisfaits. Qu'ils s'engourdissent dans leurs froides certitudes, qu'ils s'encapsulent dans les coquilles de noix de leurs systèmes ; ce qui l'attire, lui, c'est uniquement le flot dangereux, l'aventure, la multiplicité séduisante, la tentation scintillante, l'éternel ravissement et l'éternelle désillusion. Qu'ils continuent de pratiquer leur philosophie dans la maison chaude de leurs systèmes, comme on pratique un commerce, en accroissant honnêtement et par

l'épargne leurs biens ; lui n'est attiré que par le jeu, par l'enjeu de la richesse suprême, de sa propre existence. Car, aventurier qu'il est, il n'a même pas l'envie de posséder sa propre vie : ici aussi, il veut encore un héroïque surplus : « C'est l'éternelle vitalité qui importe, et non pas la vie éternelle. »

Avec Nietzsche apparaît pour la première fois sur les mers de la philosophie allemande le pavillon noir du corsaire et du pirate : un homme d'une autre espèce, d'une autre race, une nouvelle sorte d'héroïsme, une philosophie qui ne se présente plus sous la robe des professeurs et des savants, mais cuirassée et armée pour la lutte. Les autres avant lui, également hardis et héroïques navigateurs de l'esprit, avaient découvert des continents et des empires ; mais c'était en quelque sorte dans une intention civilisatrice et utilitaire, afin de les conquérir pour l'humanité, afin de compléter la carte philosophique en pénétrant plus avant dans la *terra incognita* de la pensée. Ils plantent le drapeau de Dieu ou de l'esprit sur les terres nouvelles qu'ils ont conquises, ils construisent des villes, des temples et de nouvelles rues dans la nouveauté de l'inconnu et derrière eux viennent les gouverneurs et administrateurs, pour labourer

le terrain acquis et pour en tirer une moisson – les commentateurs et les professeurs, les hommes de la culture. Mais le sens dernier de leurs fatigues était toujours le repos, la paix et la stabilité : ils veulent augmenter les possessions du monde, propager des normes et des lois, c'est-à-dire un ordre supérieur. Nietzsche, au contraire, fait irruption dans la philosophie allemande comme les flibustiers à la fin du XVI^e siècle faisaient leur apparition dans l'empire espagnol – un essaim de *desperados* sauvages, téméraires, sans frein, sans nation, sans souverain, sans roi, sans drapeau, sans foyer ni domicile. Comme eux, il ne conquiert rien pour lui ni pour personne après lui, ni pour un Dieu, ni pour un roi, ni pour une foi, mais uniquement pour la joie de la conquête, car il ne veut rien posséder, rien acquérir, rien conquérir. Il ne conclut pas de traité et ne bâtit pas de maison ; il dédaigne les lois de la guerre établies par les philosophes et il ne cherche pas de disciple ; lui, le passionné trouble-fête de tout « repos brun », de tout établissement confortable, désire uniquement piller, détruire l'ordre de la propriété, la paix assurée et jouisseuse des hommes ; il désire uniquement propager par le fer et le feu cette vivacité de l'esprit toujours en éveil qui lui est aussi précieuse

que le sommeil morne et terne l'est aux amis de la paix. Il surgit audacieusement, renverse les forteresses de la morale, les palissades de la loi ; il ne fait jamais quartier à personne ; aucune excommunication venue de l'Église ou de la Couronne ne l'arrête. Derrière lui, comme après l'incur sion des flibustiers, on trouve des églises violées, des sanctuaires millénaires profanés, des autels écroulés, des sentiments insultés, des convictions assassinées, des bercails moraux mis à sac, un horizon d'incendie, un monstrueux fanal de hardiesse et de force. Mais il ne se retourne jamais, ni pour jouir de ce qu'il a acquis, ni pour en faire sa propriété : l'inconnu, ce qui n'a jamais été encore ni conquis ni exploré, est sa zone infinie ; son unique plaisir, c'est d'exercer sa force, de « troubler les endormis ». N'appartenant à aucune croyance, n'ayant prêté serment à aucun pays, ayant à son mât renversé le drapeau noir de l'immoraliste et devant lui l'inconnu sacré, l'éternelle incertitude dont il se sent démoniaquement le frère, il appareille continuellement pour de nouvelles et périlleuses traversées. Le glaive au poing, le tonneau de poudre à ses pieds, il éloigne son navire du rivage et, solitaire dans tous les dangers, il se chante à lui-même, pour se glorifier, son magnifique

chant de pirate, son chant de la flamme, son chant du destin :

*Oui, je sais d'où je proviens
Toujours à jeun comme la flamme
Je m'embrase et je me consume,
Ce que j'attrape devient lumière,
Et charbon ce que je délaisse,
Oui je suis flamme assurément.*